

Économie d'abord !

Gibbs offre à l'homme qui se rase trois solutions : Crème de savon : solution agréable. Crème rapide : solution rapide. Savon pour la barbe : solution économique. Ce dernier produit est vendu dans un étui chic et pratique permettant d'user le savon jusqu'au bout et se rechargeant indéfiniment avec les savons nus. **120 barbes pour 3 fr.** Le grand modèle 4 fr. 25



SAVON POUR LA BARBE **GIBBS**

RETARD, RÈGLES **VIN** **135**

MAISON A. DERRY 301, Rue Jules-Guesde, 301 ROUBAIX

Au lieu de 4 plats mangés à contre-cœur...

Une boîte de pâtes médiocres ne donne que 4 plats médiocres... qui reviennent cher.

6 PLATS DÉVORÉS
avec enthousiasme!



Une boîte de Pâtes Lustucru donne 6 plats copieux.

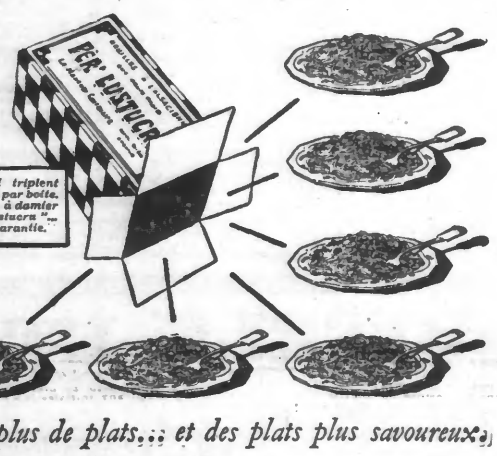
...avec ces pâtes de luxe, délicieuses et économiques

Si vous ne connaissez pas encore les Pâtes du Pér' Lustucru, vous ne savez pas à quel point on peut se régaler. Ces pâtes triplent de volume à la cuisson - phénomène entièrement dû à la combinaison intime des semoules les plus riches en gluten avec les beaux œufs frais. Elles ne collent jamais. Elles sont toujours appétissantes. De plus, si d'autres pâtes peuvent paraître bon marché - quand on les achète - les pâtes du Pér' Lustucru sont les plus économiques - quand on les mange - puisque elles donnent 6 plats par boîte au lieu de 4. Et quels plats ! Vous aussi, vous pouvez vous régaler avec les 31 spécialités Lustucru - toutes aux œufs frais, toutes savoureuses. Ache-

tez-en pour ce soir. Elles ne coûtent que 2 frs 40 la boîte pour 6 personnes.

GARANTIE

Le fabricant des pâtes Pér' Lustucru à Grenoble, se porte personnellement garant de l'exactitude de tout ce qui est dit dans cette annonce et vous invite à faire un essai. Si vous trouvez une seule boîte de pâtes Lustucru qui ne tienne pas toutes les promesses faites ici, renvoyez-la en franchise (en indiquant comment vous préparez habituellement vos pâtes) et le prix de la boîte vous sera remboursé intégralement.



Les pâtes aux œufs frais du **PÉR' LUSTUCRU** donnent plus de plats... et des plats plus savoureux.

50 Salles d'Exposition de Mobilier

SALLE A MANGER MODERNE

1 BUFFET PRÉFÉRENCE genre guerrier CHêne MASSIF, SCULPTURES DANS LA MASSE - GRANDE GLACE CREDENCE - 1 GRANDE TABLE CARRÉE, PANS COUPÉS, PIEDS SABOTS (Moderne), 6 CHAISES GRAND MODELE, DESSUS CANNES (Équerre de renforcement) **CES 8 PIÈCES 895**

LIT ENFANT DEPUIS 75 FRANCS

SALLES A MANGER scabou massif, ronce de noyer, chêne, Cuisiniers, Studios, Fautouilles cuir, Bicyclettes, Olivans.

CHAMBRE, LIT MÉTALLIQUE ARMURE en 140 de large

CHAMBRE A COUCHER MODERNE

1 LIT MODERNE (125 LARGE), 10 MODELES AU CHOIX ; 1 SOMMIER MÉTALLIQUE ; 1 BEAU MATELAS, 20 Kilos (battable) ; 1 TRAVERSIN ; 2 OREILLERS ; 2 TAIES ; 2 DRAPS SANS COUTURE ; 1 GRANDE COUVERTURE ; 1 COURTEPOINTE ; 1 COUVRELIT ; 1 DESCENTE DE LIT ; 2 JOLIS TABLEAUX ; 2 PORTE-MANTEAUX, PORTE-CHAPEAUX ; 1 JOLI COUSSIN ; 1 BELLE ARMOIRE A GLACE 140 large, hauteur 2 mètres, MI-PENORE, MI-LINGERIE ; 1 TABLE DE NUIT **695**

MEUBLES & TIROIRS 892, 905, 1205, 1395 fr.

EN RECLAME : BICYCLETTES HOMME 195 FRANCS. POUR ENFANTS, TOUTES TAILLES 150 FRANCS.

CHAMBRES BOMBÉES

RONCE DE NOYER CHÊNE CIRE

LIT ARGENT 1295

71, rue d'Arros, LILLE

1195

795

France de port et emballage dans un rayon de 100 km. de Lille par C. d. F. LIVRAISONS PAR CAMIONS TOUTES DIRECTIONS Ouverts de 8 à 21 heures. - DIMANCHES et FÊTES jusqu'à 13 heures.

50 SALLES d'EXPOSITION à visiter

LIT 345

1 LIT DE MILIEU MODERNE 125 LARGE ; 1 PANNEAU ACIER, décoré jolies et ronce de noyer ; 1 SOMMIER MÉTALLIQUE ; 1 MATELAS 20 kilos, laine battable ; 1 TRAVERSIN - 2 OREILLERS gonflant ; 2 TAIES TAIES avec jours ; 2 BEAUX GRAPS sans couture, avec JOURS ; 1 GRANDE COUVERTURE BEIGE ; 1 Grande COUVERTURE blanche et 1 BEL ÉCOREDON satin laine garantie ou TOUS CÉS

A tout acheteur de ce LIT complet il sera offert un beau LAVABO MODERNE et une BELLE TABLE DE NUIT.

LE PRINCE MASQUÉ
par Jacques BRIENNE

Quelquefois, après le repas, le comte et la comtesse s'asseyaient dans le parc, et Xavier et Alésia faisaient ensemble quelques pas sous les grands arbres qui transformaient les allées en bosquets de verdure.

Ces promenades n'étaient : réelles ni à l'un ni à l'autre.

Mais la jeune fille ne croyait pas pouvoir s'en dispenser.

Quant à Xavier, qui les proposait, il était horriblement gêné des qu'il se trouvait seul avec elle.

Il aurait bien voulu cependant la questionner, l'interroger sur certaines choses, lui demander notamment : Mais les mots ne pouvaient sortir de sa bouche.

Il aurait fallu qu'Alésia l'encourageât. Mais elle, si douce, si bonne, si prévenante jadis, maintenant toute à sa douleur, ne voyait rien, ne comprenait rien, ou si elle voyait et comprenait, elle ne faisait rien pour venir en aide au jeune homme.

Xavier avait plusieurs questions à lui poser, plusieurs questions qui lui tenaient fort à cœur.

Et il n'osait formuler même la plus simple ; c'était plus fort que lui ; il n'osait même pas lui demander : Quelle est cette jeune fille si blonde, de qui j'ai vu à vos côtés, le jour de l'enterrement de votre père ?

Car il avait gardé un souvenir ineffaçable de la délicieuse apparition. Il ne cessait d'y penser. Il trouvait un charme infini à se rappeler la troublante vision.

Un jour qu'il marchait à côté d'Alésia, dans une allée du parc, il sembla prendre une décision.

Il s'arrêta et il commença : Dites-moi donc, mademoiselle... Mais un sentiment inexplicable l'empêcha de continuer et de poser l'une des questions qui tant de fois lui avaient brûlé les lèvres.

Et après quelques secondes de silence il reprit pour achever la phrase commencée : Voulez-vous visiter le kiosque où ma pauvre mère a trouvé la mort ? Jusque-là, sauf dans les premiers jours, quand les nécessités de l'instruction judiciaire y avaient appelé tout le personnel de la villa, Xavier n'y était plus entré que seul, avec une émotion de respect, comme un musulman entre dans la mosquée.

Il n'y était plus entré que pour s'agenouiller devant la chaise longue où sa mère adormie était morte et se frotter dans les larmes.

Une fois cependant il y était venu dans un autre but, pour une besogne singulière.

Cette fois-là, il apportait un grand coupon de toile noire, auquel étaient cousus des anneaux d'argent passés eux-mêmes dans une tringle en métal argenté.

Il apportait aussi des clous et un marteau.

Il y avait contre l'un des murs, un portrait merveilleusement ressemblant de la comtesse défunte.

Xavier avait recouvert cette peinture admirable d'un voile de deuil.

Et il avait murmuré : — Maintenant, ceux-là seuls qui l'aimaient penseraient à la découvrir et à la regarder.

Il avait ajouté dans un frisson : — Parfois aussi, peut-être, la main tremblante de remords tirera ce rideau. Et alors l'apparition sera... us... resse.

Pourquoi Xavier, maintenant, conduisit la reine du faubourg dans ce lieu qu'il appelle souvent le sanctuaire ? Il ne le sait peut-être pas.

Où peut-être... De la vie d'Alésia, il n'ignore rien. Il s'appris du comte et de Margottine tout ce qu'il en savait eux-mêmes. Bertrand de Maximieux lui a dit que la reine du faubourg n'était pas la fille du vieux marin, qu'elle n'était que sa fille adoptive.

L'Arlésienne lui a raconté l'histoire merveilleuse de son enfance... à bord de la « Bonne Espérance » — C'est Marie qui l'a sauvée, au moment précis où la barque allait sombrer dans les flots.

— Où la « Bonne Espérance » se trouvait-elle alors ? — Dans la baie d'Alésia.

— Vous dites ? Dans la baie d'Alésia ?

Mais cette baie se trouve en Italie, je crois ?

— Oui, au sud de la Calabre.

— Au sud de la Calabre ? Alésia se serait donc d'origine italienne ?

— C'est probable, comme il est probable aussi qu'elle est de grande origine.

Et la bonne Margottine, qui était fière de penser que sa chère enfant n'était pas une fille du peuple, donna à Xavier toutes les raisons qu'elle pouvait invoquer à l'appui de son opinion.

— C'est pour cela, s'écria le vicomte, qu'il y a tant de noblesse innée en elle ! — N'est-ce pas ? triompha l'Arlésienne.

Depuis les confidences de Margottine, Xavier avait fait bien des remarques contradictoires.

Un nouveau problème s'était posé dans son esprit.

Un problème aussi ardu que tous ceux qui, depuis des mois, le tourmentaient ! Il ne savait plus ce qu'il devait penser.

Et maintenant pendant qu'il la conduisait vers le kiosque où sa mère avait été assassinée, il parlait de la pauvre victime.

Il en parlait avec un tel amour, avec un tel enthousiasme que la jeune fille en était profondément touchée.

— J'aurais bien voulu connaître votre mère, dit-elle. Il me semble que je l'aurais aimée.

— J'en suis sûr, affirma le jeune homme.

Et brusquement il ajouta : — Voulez-vous la voir ? — Voir son portrait ?

— Oui.

— Avec le plus grand plaisir.

— Eh ! bien, venez.

Sans échanger d'autres paroles, ils marchèrent silencieux et pleusement

— Oui... Dans sa jeunesse. A peu près à votre âge.

La Reine du faubourg regardait tantôt le portrait, tant sa propre image.

Bouleversée, elle murmura : — On dirait ma sœur.

— Non pas, Alésia.

— On dirait vous-même.

— Il semble que ce soit vous qui, de vant le plus consciencieux des peintres, avez posé pour ce portrait.

— Est-ce possible ?

— Mais alors... Une idée folle, inutile, venait de lui traverser l'esprit.

Elle regarda avidement Xavier. Ses yeux interrogateurs le fixèrent un instant.

Mais le visage du jeune homme avait maintenant quelque chose de dur, de froid, d'hosile, qui fit presque peur à la jeune fille.

Elle s'arrêta, n'osant continuer.

Lui reprit les deux mots qu'elle avait prononcés en dernier lieu.

— Mais alors... Il eut un petit rire étrange et douloureux.

Alésia, gênée, baissa la tête.

Après un silence, Xavier ajouta : — Mais alors, ma chère Alésia, la nature a, vous le voyez des caprices extraordinaires et inexplicables.

— En effet, cette ressemblance est étonnante, fantaisie.

— Fantaisie. Vous avez dit le mot. Un long silence se fit entre le jeune homme et la jeune fille.

Un silence plein de pensées douloureuses qu'ils n'osaient se communiquer.

— Ils n'osaient même plus se regarder.

A la dérobée, ils essayèrent l'un et l'autre leurs yeux, ou quelques larmes avaient percé.

Puis ce silence devint si pénible que Xavier, brusquement, tira le rideau noir, pour cacher le portrait.

D'un accent haletant et à la fois plein de dureté, il ordonna : — Venez, Allons-nous-en. Je ne me sens pas bien.

Et la Reine du faubourg qui se rappelait l'insistance avec laquelle le comte de Maximieux avait interrogé le père Millias au moment de sa mort, Alésia, qui n'avait jamais éprouvé une pareille émotion depuis la fuite de Christian Deville, sortit en chancelant comme si elle eût été ivre, du kiosque maudit !

XII

Pendant les jours qui suivirent, Xavier ne parut pas à Neuilly.

Des sentiments contradictoires déchiraient son cœur, et, il préférait ne pas revoir la Reine du Faubourg.

Les premiers temps, la présence de la jeune fille avait semblé lui rendre moins pénible le séjour à la maison.

Tantôt, il était enchanté de ce visage familier, de cette voix harmonieuse, de ces attitudes mêmes qui rappelaient sa mère.

Quelquefois, mais plus rarement, il éprouvait une sorte de haine pour la jeune fille.

Il aurait voulu conquérir sa confiance et son affection ; il aurait voulu aussi se faire renseigner par elle sur cette mystérieuse blonde dont son cœur rêvait de plus en plus.

Mais il ne pouvait dire à Alésia qu'il avait assisté, sous un déguisement, à l'enterrement de son père.

Enfin il éprouvait une répugnance insurmontable à revenir dans ces lieux où sa mère était morte de façon si tragique, où habitait maintenant une jeune fille mystérieuse qui était sa vivante image.

(A suivre)